

# Préface

---

Attention, il y a un risque. Dans un pays aussi manichéen que le nôtre, on a vite fait de se retrouver dans un camp avec interdiction d'en sortir. Ainsi en agriculture. Quel est le camp du bien? Le bio. Quel est le camp du mal? Le conventionnel. L'agriculture de conservation des sols (ACS)? C'est mal, parce qu'elle utilise des pesticides, dont un, surtout, le glyphosate, est le totem sur lequel les défenseurs de la planète viennent frapper. Il y a quelques années, j'avais même entendu dire dans les couloirs de l'Agence bio que la conservation des sols c'était comme la Haute Valeur Environnementale, un faux nez de la très vilaine industrie. Un ancien directeur de cette agence me prit un jour à partie pour me dire la vérité : « Fred, ne te méprends pas, l'ACS, c'est BASF, Syngenta et Monsanto, rien d'autre. »

Récemment, j'ai publié un portrait. Celui d'un paysan du Tarn parfaitement atypique car il est dans le camp du bien, sauf... qu'il fait des céréales sur de grandes surfaces, qu'il revendique de nourrir le monde, qu'il affiche sa recherche de performances, qu'il a besoin de l'irrigation, et, par-dessus le marché, qu'il est presque en conservation des sols. Autrement dit, ce paysan n'est nulle part, car il semble être partout. Il se fait donc tirer dessus. Un « gros » céréaliculteur qui n'utilise pas de pesticides ni d'engrais et qui essaie de ne pas labourer, rendez-vous compte. Il est dans le camp du bien ou du mal? Les « bios » officiels ne parlent pas trop de lui, car il fait de la grande surface et du maïs pop-corn. Mais les défenseurs de l'ACS non plus, car il n'est pas tout à fait en ACS. Dans toute religion, il faut respecter le dogme. Il scalpe, le malheureux, à 8 cm. Même s'il couvre ses sols en permanence, l'usage de la griffe signe l'apostasie. Voilà pourquoi, quand j'ai mis en ligne son portrait, ce sont les gardiens du temple de l'ACS qui me sont tombés dessus. Si l'on n'est pas totalement dans l'ACS, on est dans l'autre camp. Lequel? Pas le bon en tout cas.

Or, dans les médias, il faut avoir une étiquette. Parler des sols, c'est déjà compliqué car c'est complexe, alors que la complexité nécessite du temps pour la démêler. Le temps, c'est de l'argent, en télé. Parler de conservation des sols, c'est difficile, car il faut déjà parler des sols, et en arriver à la fois à justifier l'utilisation du glyphosate et à montrer que l'agriculture biologique n'est pas ce qui se fait de mieux en matière de pédologie. Difficile, car pour que le public ne quitte pas l'écran, il lui faut s'identifier à un schéma simple. Notre société ne valorise pas la nuance des gens qui ont décidé de ne suivre aucune autre religion que leurs convictions.

Tout cela explique en partie pourquoi l'ACS est assez invisible en France. Complexe, mystérieuse tel son objet – les sols –, elle s'est développée au sein même du monde agricole, sans formation initiale, au gré des besoins et des rencontres. Intuitive et intellectuelle, elle est devenue savante, science expérimentale qui passionne le monde de la recherche. Au sein duquel des historiens et des anthropologues rappellent

utilement que la science du sol vivant n'est pas nouvelle, qu'elle avait été oblitérée par la passion de la mécanique et de la chimie au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, qu'elle respirait néanmoins encore grâce à quelques chercheurs qui, discrètement, maintenaient le niveau des connaissances. Aujourd'hui que l'on redécouvre les mérites du fumier et de la légumineuse, le sol redevient vivant, il est en passe d'accéder au rang d'acteur social, et la conservation des sols se trouve auréolée.

Cependant, il n'y a pas une seule ACS. L'ACS est portée par trois piliers érigés par la FAO ; toutefois, nous apprend ce livre en introduction, « toutes les conditions pédoclimatiques ne sont pas adaptées ou optimales pour une conduite en semis direct [...] et nécessitent le maintien d'un travail du sol superficiel pour leur implantation [...], leur récolte perturbant aussi le sol », raison pour laquelle il est quasi impossible d'évaluer, même à la louche, les surfaces agricoles dont les sols ne sont pas ou peu travaillés, tant les pratiques sont diverses et s'écartent du dogme de la définition officielle. La conservation des sols est avant tout un « système de culture ».

Indispensable, ce livre. Car il est le premier à faire le point sur une agriculture empirique qui questionne l'agronomie, l'écologie, l'économie des exploitations et, en définitive, la philosophie agricole. De la théorie à la pratique, il interroge les trois piliers de l'ACS, leur mise en place, l'acquisition du savoir, le machinisme réinventé, et s'interroge sur ses mérites : garder les sols tels qu'ils sont est-il favorable au stockage du carbone, à la conservation de l'eau, cela favorise-t-il la biodiversité et la fertilité ? Parfois, il n'y a pas de conclusions. Il y a des observations de systèmes de culture et d'élevage, en France et dans le monde, notamment ces étonnants « corridors solaires » au Québec, version disons élargie des systèmes en semis direct pour faire entrer la lumière au mieux de la photosynthèse, dans un continent, l'Amérique du Nord, où les sols ont été par l'histoire (souvenez-vous des *Raisins de la colère*...) érigés au rang de priorité nationale.

Le livre se termine par dix « vrai ou faux » qui sont là pour tenter de lutter contre un biais majeur, « l'ultracrépidarianisme ». Qu'est-ce que c'est que ça ? « Cette tendance à parler avec assurance de sujets que l'on ne maîtrise pas de manière complète et approfondie, qui dans la communauté des intéressés de l'ACS prend de l'ampleur à mesure que les énoncés se répètent de bouche à oreille, perdant en chemin les éléments de preuve, d'explication ou de contextualisation de l'énoncé initial » (voir p. 358).

L'ACS est en soi une révolution, au sens propre comme au sens figuré. Elle remet en cause les modèles agricoles actuels fondés ou bien sur le couple infernal mécanique-chimie ou bien sur le bio, tout en étant un retour au point de départ, à l'avant-guerre, avec les connaissances et les outils d'aujourd'hui. Elle embête tout le monde, tous les corps établis du monde agricole. Elle stimule la science. Elle porte en elle l'espoir d'un futur où l'homme coopérerait avec son sol. Un futur que l'on aperçoit, souriant, après avoir refermé ce livre.

*Frédéric Denhez*

*Auteur, journaliste, spécialiste des questions d'environnement*